Soldatenerziehung und Ausbildungsziele

Autor(en): **Senn, Jakob**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazetta militare svizzera**

Band (Jahr): **65=85 (1919)**

Heft 11

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-35251

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

d'autres fois c'était encore pire, des parades répétées 10 fois de suite ou des attaques lancées toujours dans la même direction sans l'idée la plus élémentaire de l'escrime et sans la moindre intention de donner à l'homme une image du combat.

Or le but de l'escrime c'est de donner au soldat une idée de ce qu'est la forme la plus acharnée du combat, de stimuler sa vivacité et son énergie pour cette lutte et de lui montrer tout le parti qu'il peut tirer de son fusil dans le corps-à-corps. Pour obtenir ce résultat il n'y a que l'enseignement individuel, pratiqué avec une extrême énergie et exigeant pendant un temps très court une tension de toutes les forces de l'individu.

L'enseignement du tir est, je crois, ce qu'il y a de meilleur dans notre infanterie et les résultats obtenus sont incontestablement très bons. On pourrait pourtant le perfectionner encore en pratiquant plus méthodiquement le tir ajusté à courte distance sur des buts très petits. Surtout il faudrait exercer plus souvent et avec plus de précision le tir de subdivision, de façon à obtenir de nos fusiliers le même rendement dans ces exercices collectifs que dans les tirs individuels.

Avec l'influence morale des chefs exercée avec autorité et tact, avec des exercices bien compris de gymnastique, d'escrime et de tir, nous arrivons à faire de nos hommes des soldats disciplinés, portant fièrement leur uniforme, souples et vigoureux, sachant se servir de leur fusil, de leur bayonnette et de leurs grenades. Il ne reste plus qu'à former ces soldats pour l'action collective, que ce soit la marche, la manœuvre, le combat ou les tâches indépendantes du service de campagne. Qu'on fasse donc d'abord de l'école de troupe, de section, de compagnie, qu'on obtienne de nos troupes des rassemblements rapides, des changements de formation corrects, des défilés allignés et couverts. Qu'on pratique le drill collectif; c'est excellent et nécessaire, mais qu'ici encore on se garde d'abuser et que lorsqu'une section a montré qu'elle est en main, qu'elle réagit ponctuellement au commandement et qu'elle connaît à fond les quelques rares mouvements formels que prévoit notre réglement on ne continue pas indéfiniment à lui faire faire tous les jours son heure de drill collectif, jusqu'à l'en écœurer.

Qu'on cherche plutôt, au lieu de se limiter à des exercices devenus bientôt purement mécaniques, à assouplir nos sections et nos compagnies par des évolutions plus élastiques, qui forcent chacun à écouter, à réfléchir et à se débrouiller, qu'on les manœuvre pas des ordres brefs et clairs, impliquant des changements de formation, de front et d'allure et laissant aux sous-ordres une certaine initiative dans le mode d'exécution. De cette façon on rend une troupe attentive et vive, on la prend en main bien mieux que par des maniements d'armes et, en même temps, on l'intéresse parce qu'on lui pose des tâches nouvelles et toujours imprévues.

Je n'entrerais pas ici dans le sujet de l'instruction pour le combat qui, à lui seul, suffirait à remplir toute une conférence; je voudrais seulement faire ressortir la nécessité d'abord de donner le plus tôt possible à cette instruction une doctrine claire et nette, basée sur les expériences de la guerre actuelle et appliquée uniformément dans notre armée, ensuite de consacrer à cette instruction beaucoup plus de temps que cela n'a été fait pendant toutes ces dernières années.

Nos soldats se sont plaints bien souvent pendant les services actifs passés qu'on les formait uniquement pour la parade et qu'on ne les préparait pas sérieusement pour la bataille; au fond ils avaient raison. Il faut dorénavant que nous sachions faire comprendre beaucoup mieux à nos hommes l'importance de l'exploration et du service de sûreté, de la liaison, les particularités du combat de rencontre, dans lequel doit être poussé le désir de gagner du champ, du combat défensif dans lequel on se cramponne à un terrain qu'on fortifie de son mieux, dans l'espoir toujours de pouvoir en bondir en avant pour attaquer à son tour, et de l'offensive sous ses différentes formes. Il faut que nous commencions de bonne heure les exercices à double action, d'abord avec des cadres restreints et sous une forme très simple, limitant les initiatives, puis avec des effectifs plus vastes et des solutions plus difficiles.

Certains m'objecteront qu'en commençant trop tôt avec les exercices de combat, ou en les multipliant trop, on déterminera un relâchement de la discipline. Je reconnais que l'on est arrivé fréquemment à ce résultat, mais la cause de cet insuccès est évidente et peut fort bien être éliminée: Pour beaucoup de nos troupes il y avait deux disciplines, une pour la caserne et l'exercice formel, l'autre pour la rase campagne et les exercices de combat. Une fois lâchés en manœuvre nos hommes, au lieu de se dire que plus on approche du combat, plus la discipline doit être serrée et la cohésion absolue, sortaient de la main trop peu ferme de leurs chefs.

Si les exercices de combat sont organisés plus fréquemment, si nos cadres s'habituent à maintenir une discipline stricte et à assurer leur autorité sur tous leurs sous-ordres même dans les conditions spécialement difficiles du combat, non seulement l'inconvénient signalé ci-dessus ne se présentera pas, mais la discipline gagnera en profondeur au sein de nos troupes, et surtout nous aurons le sentiment d'être prêts pour la guerre.

Il y a encore dans l'intensification de l'instruction pour le combat un grand avantage moral. Les exercices tactiques parlent à l'intelligence de nos hommes, ils stimulent leur coup d'œil et leur initiative; ils permettent aux plus intelligents et aux plus décidés de se signaler, favorisant l'émulation. Rien ne remonte le moral d'une troupe et n'augmente sa confiance en elle même et en ceux qui la commandent comme un exercice de combat bien organisé et bien commandé. (A fin suivre.)

Soldatenerziehung und Ausbildungsziele.

Kritische Reminiszenz von Oberltn. Jakob Senn.

Eben werde ich auf einen erstmals in der Schweiz. Militärzeitung erschienenen Aufsatz „Mensch und Maschine“ aufmerksam gemacht und ersucht, mich zu den dort ausgesprochenen Gedanken zu äußern. Der noch etwas zaghaft und problematisch berührte Gegenstand ist durch den Weltkrieg, spez. für unsere Armee, wieder in ein neues Licht gerückt worden. Wenn wir versuchen jener Abhandlung, ohne sie weiter zu kritisieren, eine mehr praktische Spitze zu geben, so kommen wir zu folgendem Ergebnis:

Die militärische Unterordnung (Subordination) bedingt ein Vorherrschen der Anschauungen des Alters. Das bleibt aber gefangen in den Vorurteilen der eigenen Jugend. Es hängt mit Leib und Seele an den Einrichtungen in denen es heranwuchs. Es verkennt häufig nicht nur kostbare technische Errungenschaften, es ignoriert mit Vorliebe auch eine auf vielseitigere Bildung gegründete, freiere Geistesströmung der Jugend. Meist waren es aber — auch auf militärischem Gebiete — junge geweckte Köpfe, welche wertvolle neue Ideen in die starre, hergebrachte Ordnung hineintrugen und traditionelle Fesseln sprengten. Mit Enttäuschung mußten jene Revolutionäre dann jedesmal erfahren, unter welch harten Kämpfen sich das Neue mühsam ans Licht ringt.

Nur den größten Soldaten der Weltgeschichte ist es gelungen, die Geistesrichtung in ihren Armeen richtig zu werten und den Aufgaben der Zeit dienstbar zu machen. Man denke an Friedrich den Großen, Seidlitz, Bonaparte, Scharnhorst, York, Hindenburg, Foch und nicht zuletzt auch an unsern General Wille, und werde sich klar, was für Berge von Vorurteilen und veralteten Einrichtungen zu beseitigen sind, um eine Armee den Forderungen der Zeit anzupassen. Je seltener aber junge geniale Gestalten die alten ablösen und je weiter man sich von der letzten kriegerischen Periode entfernt, umsomehr droht der Armee die Gefahr des Stehenbleibens und der Versumpfung: Man legt zu viel Wert auf Aeußerlichkeiten (schneidiges rechts- und linksum, Taktschritt und Gewehrgriffe) und auf Gleichmäßigkeit und Bequemlichkeit, auf Mechanisierung. *Die Mechanisierung des Dienstbetriebes ist bei mobilisierten, sich nicht schlagenden Armeen aber der Anfang aller Uebel.* Der frischfröhliche Soldatengeist („Dienstfreudigkeit") wird erstickt in der Gleichförmigkeit und Wahllosigkeit der täglichen Verrichtungen. Die Intelligenz läßt sich aber nicht knebeln! Wenn der Geist sich nicht nützlich betätigen kann, so betätigt er sich eben schädlich. Er bildet sich zu greulichen Ungetümen aus, die als Schematismus, Gleichmacherei, Willkür, Brutalität, Dünkel, Bureaukratismus, Denkfaulheit, Stumpfsinn, Schwatzhaftigkeit, Phrasendrescherei, Neid und Strebertum von unten bis oben ihr fürchterliches Unwesen treiben. Mit der geheuchelten Gebärde des Krieges unternehmen sie es, sich für das wahrhaft Moderne und Kriegsmäßige auszugeben. Nur zu leicht gelingt es ihnen, sich als das Unentbehrliche im Organismus der Armee einzufilzen und ihre vergiftende Wirkung auszuüben.

Vor fünfzig Jahren noch, überwog die geschlossene Abteilung auf dem Schlachtfelde. Und noch früher kannte man überhaupt nichts anderes. Die Führer hatten ihre Truppe fest in der Hand. Und heute? Heute treibt ein Orkan von Feuergarben die Leute instinktiv auseinander. Es bedecken dünne Schützenketten das Schlachtfeld. Der Lärm der Schlacht erstickt die Kommandos. Zeichen und Winke werden zu leicht übersehen. Die Truppe ist der Hand des Offiziers entglitten und die sichere Führung unendlich erschwert. Wenn früher ein von starkem Siegeswillen beseeltes Offizierskorps genügte, die Truppe mit Macht vorwärts zu reißen, so ist das heute ganz anders. Heute ist es dem Offizier nicht mehr möglich im Kampfe auf die Seele des Mannes zu wirken. Er kann seine Soldaten gerade noch zum Angriffe ansetzen, aber im Augenblicke des Kampfes ist seine Macht verschwindend. Seine, *den Sieg verbürgenden Eigenschaften muß er längst vorher jedem Einzelnen seiner Untergebenen als heiligstes Pfand in Herz und Kopf gelegt haben.*

Welches sind nun aber jene den Sieg verbürgenden Eigenschaften des heutigen Krieges? Decken sie sich mit den sog. Ausbildungszielen? Das sollte man meinen. Unter der absoluten Herrschaft des Inspektionssystems werden meist die Forderungen der Besichtigung als das Endziel der Ausbildung betrachtet. Und es ist nur zu natürlich, daß im Hinblick auf die Inspektion vor allem die Dinge sorgsam gepflegt werden, die zuerst in die Augen springen und stets einen gewissen Eindruck hinterlassen, also sorgfältiger Anzug, stramme Haltung, lautes Sprechen, gute Griffe, flotter Schritt. Unter diesen sog. Aeußerlichkeiten, sagen wir Selbstverständlichkeiten, verschwindet leicht das Wesen der Sache. Und es wird vollständig ignoriert der lebendige, Zweck und Bestimmung suchende Geist des Soldaten. Der praktisch und nüchtern denkende Soldat vermag aber niemals im flotten Taktschritt oder im allgemein-guten Abschneiden seiner Einheit bei der Besichtigung, das Ziel der Ausbildung zu erblicken. Um sich auf die Inspektion „drillen" zu lassen: dazu verläßt er nicht freudig seinen Hof, seine Werkstatt und sein Bureau. — O nein! — *Unsere Miliz folgt dem Rufe des Vaterlandes nur, um mit seinem männlichen Mute die Liebe, die in seiner Seele für die schöne Heimat und die Seinen brennt, zu schützen.* Er weiß dabei wohl, daß er, um dazu tauglich zu sein, eine gewisse Ausbildung und Uebung bedarf. Aber sein Ausbildungsziel ist zunächst lediglich das — *„den Anforderungen des Krieges gewachsen sein"*. Alle Schaustellung, alles Prunken ist dem Schweizer im Grund seiner Seele verhaßt. Wo er nicht auf Schritt und Tritt jenen Endzweck deutlich zu erkennen vermag, so hat er das Gefühl, das Ziel sei zu kurz gesteckt. Er erkennt instinktiv die Gefahr. Er ist viel zu selbständig und durch seine Geschichte viel zu demokratisch erzogen, als daß er sich ein zufriedenes oder zorniges Gesicht, eine rasselnde Bemerkung oder dergleichen von Seiten des inspizierenden Vorgesetzten zum Wegweiser nähme. Jene Subordination, wie sie im alten Militärstaate Preußen gefordert und geübt wurde, wo der Soldat in jedem Höhern einen Halbgott, oder so etwas ähnliches sah, läßt sich bei uns weder erzwingen noch erreichen. Auch dort hat ja jetzt die despotische, autoritative Disziplin abgewirtschaftet, notgedrungen abwirtschaften müssen. In andern Armeen, mit Ausnahme vielleicht der napoleonischen, hat sie überhaupt nie bestanden. Sicher haben auch in diesem Kriege, weder die englischen noch die amerikanischen Führer übertriebenen Wert auf einen äußern Schliff und Drill gelegt. Ihr Hauptausbildungsziel war, *mit einem Mindestaufwand, eine kriegstüchtige, vom rechten Siegeswillen erfüllte Truppe zu erziehen.* In jedem Soldaten sahen und achteten sie einen selbständig denkenden und handelnden Krieger; niemals mehr ein Werkzeug oder eine Maschine. Und der einfachste Krieger hatte dabei das Gefühl, er trage so gut wie der General aus eigenster Ueberzeugung für sein Vaterland und die gerechte Sache sein warmes Herz dem gemeinsamen Feinde, dem Tyrann entgegen. In dieser freien Erfassung der Aufgabe beim Soldaten, lag nun aber gerade das Geheimnis des Erfolges, lag überhaupt der erste und letzte

Grund warum er aufstand und in den Kampf zog, lag das Ausbildungsziel, welches das Kriegsziel war.

Genau so war es bei unsern Altfordern. Zweck all ihrer eifrigen kriegerischen Uebungen war die Erziehung der Kampftüchtigkeit, nicht zu verwechseln mit Exerziertüchtigkeit. Sie kannten aus eigenster Ueberzeugung auch die Notwendigkeit der Disziplin. Sie kannten nicht nur Manneszucht und Feuerzucht und Gefechtsdisziplin. Diese Forderungen waren für sie selbstverständlich; sie wurden in den seltensten Fällen einexerziert oder gar angedrillt. Was man übte das war nicht der Drill, sondern der Kampf. Wie der schwerbepanzerte Ritter des Mittelalters sich nicht im flinken An- und Ausziehen der Rüstung, sondern im Turnier für den ernsten Kampf rüstete, so haben unsere Ahnen sich hauptsächlich in der Handhabung der Armbrust und der Helebarde geübt. Diese Uebungen hatten aber alle zusammen ein charakteristisches Merkmal. Sie trugen, auch die einfachsten, den Stempel des *Wettspieles.* Stets gab es einen Sieger und einen Unterliegenden. Denn anders hätten sich jene Wackern niemals zu solchen „Uebungen" herbeigelassen. *Es lebte in ihnen eben noch das gesunde natürliche Empfinden, daß nur im Geist und Körper aufpeitschenden Kampf der Mensch wächst, und der Nimbus ihrer unerreichten Kriegstüchtigkeit sich erhalte. Sie betrieben die Uebung, den Kampf, des Sieges willen mit wahrer Freude, ja mit Leidenschaft.*

Wenn man nun aber je einen Menschen wirklich dazu bringt, irgend eine Verrichtung mit Vergnügen, mit heller Freude, mit Leidenschaft zu betreiben, dann leistet er nicht doppelt, nein hundert- und tausendmal soviel als ohne diese Gemütsbewegung. Zu dem sich übenden Krieger gehört von den allerersten Anfängen an ein Gegner. Fehlt ihm dieser, so mangelt ihm nicht nur der mit- und hinreißende Gedanke, sondern sehr bald auch jedes Interesse. Das leitende Ziel ist es, das sichtbare und im Kampf erreichbare Ziel, das den Trieb auslöst, es als Erster und Bester zu erreichen. Der geweckte Wetteifer ist es allein, der Körper und Geist zu Höchstleistungen bringt. Man ziehe daraus die einzig mögliche Folgerung: *Man ordne allen Dienst so an, das ein Interesse den Soldaten gefangen nimmt, eine Idee ihn fesselt.* Man gebe ihm ein erreichbares Ziel, so daß sein Ehrgeiz aufflammt und er Gelegenheit hat sich hervorzutun. Man suche ihm Gegner zu geben, die ihm den Sieg entreißen wollen, so daß die Leidenschaften seine Kräfte verdoppeln. Je deutlicher das Ziel, je gleichwertiger die Gegner und je mehr Uebung im Wettspiel — als das die Arbeit dann erscheint — um so höher werden die Leidenschaften emporschlagen zum Segen von Körper und Geist. *Unsere Soldatenerziehung ist außer der Gefahr mechanisiert zu werden, und um die sog. Dienstfreudigkeit ist uns nicht mehr bange.*

Abrüsten?

Aus Amerika, aus England, aus Frankreich überallher bringen uns die Zeitungen Aussprüche von bekannten Politikern und Heerführern, die sich über die Zukunft der Armeen und der jetzigen militärischen Einrichtungen äußern und unzweifelhaft ihre persönlichen Ansichten hierüber zum Ausdruck bringen! — Ob tendenziöse Absicht dahinter versteckt liegt, ist natürlich nicht in jedem Falle zu erkennen, darf aber doch vermutet werden. In diesen „Aussprüchen" oder „Meinungsäußerungen" blitzt immer und immer wieder das Wort „Abrüsten" auf, ohne daß je irgend Einer deutlich gesagt hätte, was er unter „Abrüsten" versteht, d. h. in welcher Form oder bis zu welchem Grad „abgerüstet" werden sollte oder müßte.

Der so sehnlichst erwartete allgemeine Friedenskongreß soll nun — neben tausenden der Erledigung harrenden internationalen Fragen — auch die Abrüstungsfrage erledigen oder wenigstens deutlichere Begriffe darüber festlegen. Daß diese endgültige und für jedermann bindende sein können, ist jedenfalls zweifelhaft. — Man hört von allgemeinen Reduktionen der Heere je nach der Größe und Grenzen des betr. Landes, von Abschaffung der allgemeinen Wehrpflicht, von Einführung des Milizheeres nach schweizerischem Muster und andere Vorschläge mehr.

Die Abschaffung der allgemeinen Wehrpflicht schließt auch ein Milizheer aus, das Milizheer beruht doch auf der allgemeinen Wehrpflicht — tout Suisse est soldat, mais chaque Suisse n'est pas soldat.

Jeder Schweizer ist in diesen Tagen froh und stolz „auf unser Milizheer", das im Stande war durch die Tatsache seines Bestehens allein, einmal unser herrliches Land vor dem Krieg zu bewahren und anderseits dem aufrührerischen Treiben einer durch ausländische, rücksichtslose Propaganda aufgehetzten politischen Gruppe das Wasser abzugraben und zu zeigen, daß das Schweizervolk von solcher Gewaltpolitik nichts wissen will.

Die Gründe, welche der Erschaffung unseres Milizheeres gerufen haben sind immer noch vorhanden und die Zukunft bietet noch gar keine Gewähr dafür, daß eine Armee wie wir sie haben, je überflüssig oder gar ein Unding sein werde! — Mögen die letzten Ergebnisse des Friedenskongresses noch so menschliche und ideale sein, ich kann noch nicht daran glauben, daß damit der Krieg — oder sagen wir, die Anwendung staatlicher Machtmittel zur Aufrechterhaltung der Sicherheit des Landes und seiner Bürger — absolut ausgeschaltet sei.

Was bedeutet nun Abrüsten für uns — für die Schweiz? Gar kein Heer!? — Eine verstärkte Polizeitruppe? Ueber solche und ähnliche Fragen müssen wir uns in nächster Zeit klar werden und damit entscheiden über: entweder kraftvolles Weitergedeihen unseres Landes und Staates — oder — Aufgeben was so sicher und für die Zukunft aufgebaut worden ist — vollständig vom Ausland abhängig werden, unter Aufgabe der Idee unserer eigensten Bestimmung. Denn, das müssen wir Soldaten doch erkannt und felsenfest daran glauben gelernt haben: Unser Milizheer ist in erster Linie der Träger der *nationalen Idee,* in der Armee wird man zusammengeschweißt, lernt einander kennen und aneinander glauben. Die Armee ist *schweizerisch,* wie keine andere staatliche Institution. Wenn die Soldaten einrücken, dann kommt der Welschschweizer zum Deutschschweizer, der Tessiner und Ladiner zum Ostschweizer — alle, die da herbeiströmen denken und wollen dasselbe: ihre *ernste Pflicht tun fürs Vaterland.* Jeder sieht den andern wie *er* seine Pflicht tut, sie lernen daher von einander und arbeiten miteinander — das bringt gleiche Gesinnung und ein tiefes Gefühl der Zusammengehörigkeit!